

*Télérama* n° 2992

May 16, 2007

'Un oeil à l'écoute'

Luc Desbenoit

LE FIL ARTS ET SCÈNES - Pour photographier les réprouvées de l'Inde, Fazal Sheikh a séjourné auprès d'elles et recueilli leurs témoignages. Avec un respect rare.

Fazal Sheikh donne l'impression de s'être trompé de siècle. A l'époque du numérique, où la photographie contemporaine explore de nouvelles formes, souvent en couleur et en grands formats, il n'utilise que les pellicules argentiques et le noir et blanc. Son mode opératoire ? La photo posée. Fazal Sheikh montre une prédilection toute particulière pour les portraits immobiles. Des images qui évoquent, par l'étrange fixité des modèles, les débuts de la photographie, lorsque le sujet devait poser longuement sans bouger. Dans ses récentes enquêtes sur la condition des femmes en Inde, qu'il expose actuellement à Paris, aucun indice ne permet de se situer dans le temps. Ni baskets Nike, ni baladeur mp3 apparent. Pas la moindre trace de modernité dans cette Inde qui suscite, on le sait, l'étonnement des médias internationaux par sa formidable capacité à émerger au sein de l'économie mondiale. Dans son premier volet sur les femmes, Moksha, Fazal Sheikh raconte le rejet des veuves indiennes par une société traditionnelle qui les considère responsables de la mort de leurs maris, à cause des péchés qu'elles ont commis dans une vie antérieure ou de leur manque de dévotion. Parfois très jeunes, ces veuves, qui trouvent refuge par dizaines de milliers dans la ville sainte de Vrindavan, marchent pieds nus. Elles s'étourdissent du matin au soir en psalmodiant, dans les ashrams, des chants à la gloire de Krishna. Elles portent toutes le sari blanc, marque ancestrale de leur veuvage, et le tilak, ce troisième œil tracé avec de la cendre au milieu du front. Ces photos nous plongent dans un temps ancestral, tout comme dans Ladli, cet autre travail de Fazal Sheikh autour d'un orphelinat du Pendjab. Cet établissement recueille les petites filles ayant eu la « chance » d'être abandonnées, alors que la découverte de leur sexe en condamne des milliers d'autres à mort dès la naissance. Personne, évidemment, n'est insensible à de telles brutalités. Reste à comprendre pourquoi Fazal Sheikh, avec un sujet sur les violences faites aux femmes – hélas ! banales en Inde comme ailleurs –, s'est imposé comme l'un des artistes à la pointe de la photographie contemporaine. Avant d'être remarqué par la Fondation Henri Cartier-Bresson, le New-Yorkais avait déjà en effet été sélectionné pour l'exposition événement « Cruel et tender », de 2003, à la Tate Modern de Londres, et reconnu à cette occasion comme l'un des vingt-cinq artistes ayant le plus marqué l'histoire de la photographie documentaire. Il y figurait aux côtés d'August Sander, de Walker Evans, Robert Frank, Diane Arbus, Andreas Gursky, Philip-Lorca diCorcia ! Tout comme eux, Fazal Sheikh propose une nouvelle façon de représenter le monde. Chez lui, il s'agit de rendre aux exclus une place au sein de l'humanité, une dignité à laquelle ils ne semblaient plus avoir droit. Et à travers eux, de montrer le monde autrement que le font les reportages télévisés. Né à New York, en 1965, d'une mère blanche (issue de la bourgeoisie américaine), Fazal Sheikh est aussi le fils d'un Kényan, dont le père, riche commerçant musulman, avait émigré du nord de l'Inde en 1912, bien avant que cette région ne devienne le Pakistan (1947). Diplômé de l'université de Princeton, Fazal Sheikh passe ses vacances dans son autre famille, musulmane, au Kenya. Cette ouverture aussi sensible à l'Orient qu'à l'Occident lui permet de dépasser les incompréhensions, en s'interrogeant sur sa propre identité... Côté photographie, tout commence en février 1992. Fazal Sheikh a 27 ans. Cette année-là, la famine et la guerre civile en Somalie provoquent l'exode massif de populations qui traversent la frontière du Kenya pour s'entasser

par dizaines de milliers dans des camps de fortune. Fazal Sheikh y débarque à bord d'un avion humanitaire plein de journalistes internationaux. Pendant un jour ou deux, ceux-ci mitraillent la misère collective, avant de repartir, leurs besaces pleines de détresse à craquer. Fazal Sheikh, lui, ne peut appuyer sur son déclencheur, et encore moins décamper. Il a honte de voir ces Africains traités comme de la chair à photo, acteurs impuissants et anonymes d'un scénario qui leur échappe. Il décide alors de s'installer à leurs côtés, de vivre des semaines durant dans les mêmes conditions, et de se lier à eux. Plus tard, il passera des mois et des mois aux côtés des Indiennes, à Vrindavan. Avant de photographier, Fazal Sheikh écoute. Ce n'est qu'une fois qu'il connaît la personne, son histoire personnelle, qu'il sort son Rolleiflex pour des portraits posés. La règle du jeu est simple. Il n'impose rien. C'est le sujet qui décide de la posture à adopter face à l'objectif ; le photographe fixe l'image que le modèle veut bien lui donner. Les images de Fazal Sheikh ne sont pas prises ; elles lui sont offertes. Et cela donne à ses portraits de Somaliennes, de réfugiés afghans ou encore de ces Indiennes une très grande beauté formelle... Voilà des femmes qui nous regardent droit dans les yeux. On s'interroge. Qui sont-elles ? Que leur est-il arrivé ? La réponse n'est plus dans l'image elle-même, comme avec la spectaculaire photographie humanitaire, lorsqu'elle montre des individus à terre, impuissants, attendant une main secourable. Une photographie de Fazal Sheikh ne raconte rien à elle seule. Elle se révèle à travers le témoignage qui l'accompagne à chaque fois, tel que Fazal Sheikh le recueille de la bouche même de son sujet. Ces histoires personnelles, singulières, comme celle de Seva Dasi (lire page précédente), sont toujours stupéfiantes, terribles, et souvent d'une grande complexité. Fazal Sheikh ne livre pas en pâture des photos chocs, larmoyantes et sentimentales, sans lesquelles un événement n'existe plus pour les médias. Grâce à ses images de femmes ayant retrouvé leur dignité, il redonne leur poids aux mots, seuls à même aujourd'hui de saisir et de raconter le monde avec lucidité. Sans naïveté, ni stérile apitoiement .

Go to *Télérama*